

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 6 (1909)
Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

SIXIÈME ANNÉE

N° 2.

FÉVRIER 1909

VIII^{me} EXPOSITION SUISSE D'AGRICULTURE,
DE SYLVICULTURE, DE VITICULTURE, D'HORTICULTURE
à Lausanne, en septembre 1910

Aux apiculteurs et Sociétés suisses d'apiculture,

L'apiculture, comme toutes les branches de l'agriculture suisse, a pris, pendant ces dernières années, un développement considérable ; elle a progressé par le perfectionnement de ses méthodes et de son outillage ; elle est appelée à prendre rang parmi les industries productives et rémunératrices de notre pays.

C'est à ces divers titres que l'exposition fédérale d'agriculture de 1910 a fait une place à l'apiculture ; mais celle-ci devra justifier de l'importance qu'on lui accorde et montrer par la participation des fédérations, des sociétés d'apiculture et des apiculteurs qu'elle fait vraiment partie de notre agriculture nationale.

Nous faisons un pressant appel à tous les apiculteurs suisses et aux sociétés qui les groupent, pour que les uns et les autres se préparent, dès maintenant, à envoyer à l'Exposition fédérale de Lausanne, en septembre 1910, les installations, produits, objets, mémoires, tableaux statistiques, renseignements de toute nature, propres à faire connaître l'apiculture, ses méthodes, ses résultats et à en propager la pratique. Il est en particulier nécessaire d'approvisionner l'exposition de miels extraits, de miels en rayons ou en sections parfaitement purs et présentés de façon irréprochable destinés à faire apprécier cet aliment si riche et à en répandre l'usage par une vente qui sera large et facile.

Les ressources apicoles de notre pays sont considérables et elles sont loin d'être utilisées; la nature met, en nectar, à notre disposition des richesses dont une grande partie se perd encore faute d'être recueillie. Il appartient à une exposition nationale d'éclairer chacun sur la possibilité de participer à cette fortune, qui n'attend qu'un minime effort pour se répandre en mille filons précieux et venir récompenser l'un des travaux les plus poétiques et les plus bienfaisants qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

Les pouvoirs publics ont encouragé toutes les tentatives sérieuses de faire progresser l'apiculture. Il est maintenant du devoir des apiculteurs de répondre à cette bienveillance par le nombre et le mérite de leurs envois.

A l'œuvre donc et que l'Exposition fédérale de 1910 soit la consécration d'une apiculture éclairée et consciente de ses moyens, le point de départ de progrès nombreux et de plus en plus répandus.

Commission d'apiculture :

BRETAGNE, Charles, commissaire du groupe d'apiculture ;

CHAPUISAT, Auguste, président de la Société d'apiculture de Lausanne et environs.

FONTANNAZ, Lucien, président de la Fédération des sociétés vaudoises d'apiculture.

BORGEAUD, Henri, apiculteur, Penthalaz.

GRANDCHAMP, Auguste, professeur, à Lausanne.

FÉVRIER

Nous traversons un hiver assez normal ; la première neige a fait son apparition ici le soir du 8 novembre, mais elle n'a tenu que peu de jours. Ce n'est que depuis le 28 décembre qu'une couche, par places assez épaisse, couvre la campagne et nous tient fidèle compagnie. La température se maintient presque toujours en dessous de zéro et un calme complet règne dans nos ruchers. La consommation se meut dans des limites normales, les provisions étant généralement de bonne qualité, la dyssenterie n'est guère à craindre et tout semble présager un hivernage heureux.

A la fin de ce mois l'activité tend à renaître ; avec le soleil qui peu à peu monte plus haut à l'horizon, le mouvement s'accroît ; le froid a beau redoubler de force, les bourrasques de neige ont beau

tourbillonner autour des ruches, les enfouir même — les abeilles sentent l'approche des jours de gloire et déjà l'une ou l'autre des pauvres consignées, au milieu du silence général, essaie d'entonner l'hymne de résurrection.

Il va sans dire que l'apiculteur ne fera rien pour provoquer ou favoriser un réveil prématuré ; plus longtemps les abeilles dormiront mieux cela vaudra.

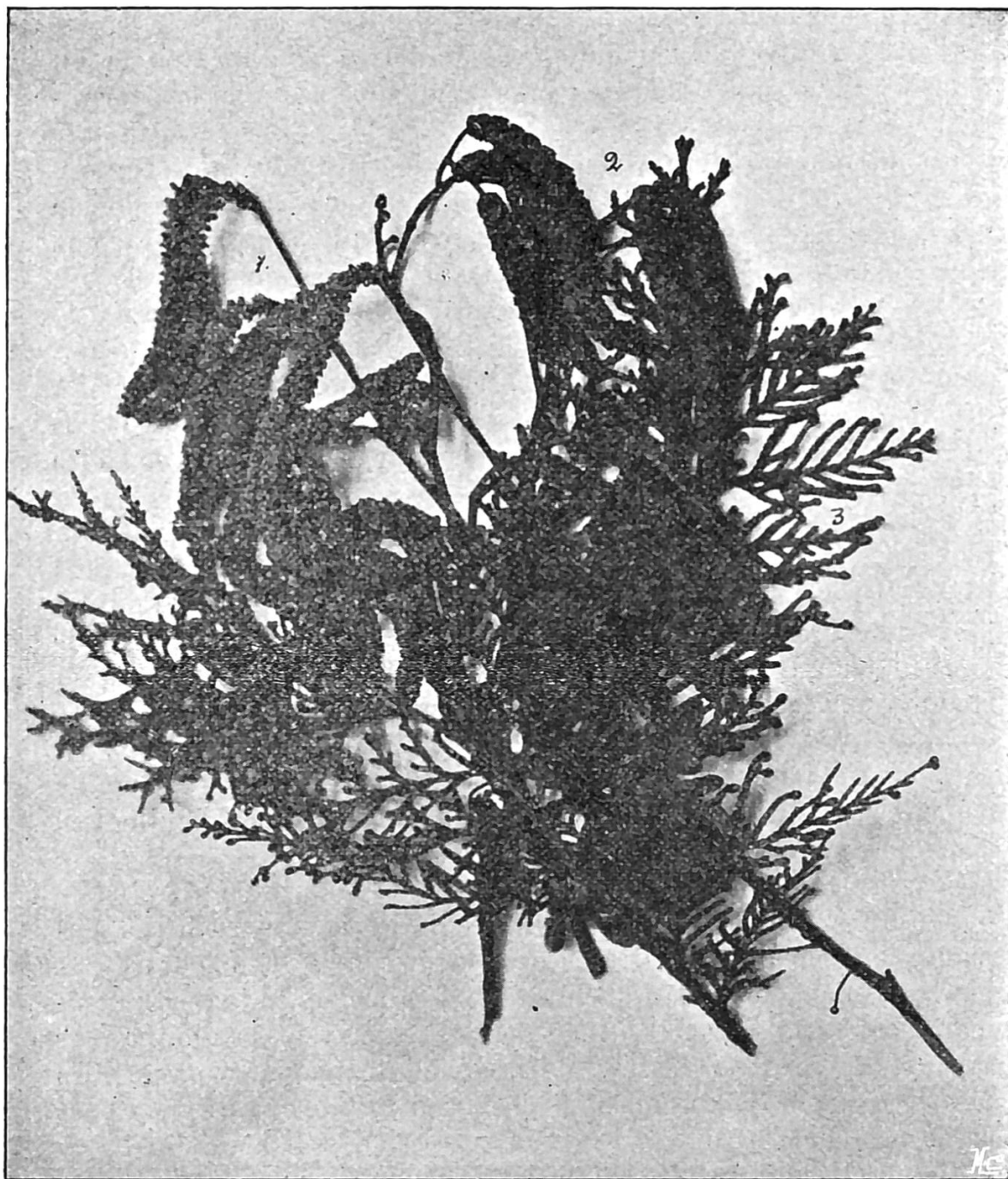
Une première sortie a généralement lieu à la fin du mois. On profitera de cette journée pour nettoyer le plateau des ruches, même avant que l'agitation commence. Pour celui qui a mis des cartons sous les cadres, l'ouvrage est vite fait. On marquera les colonies qui ont une quantité extraordinaire de mortes ; de pareilles souches ne se prêtent pas à l'élevage. Les ruches qui, après que les autres se sont déjà calmées, s'agitent encore, celles où les abeilles courent à droite, à gauche, devant le trou de vol comme si elles cherchaient quelque chose sont suspectes d'être orphelines et elles doivent être examinées par un beau jour.

Aussitôt après la première sortie, les ouvrières se mettent à la recherche de l'eau et du pollen ; comme la température est le plus souvent encore basse, on risque d'avoir de grandes pertes si l'eau doit être cherchée à grande distance. On établira donc un abreuvoir dans un endroit abrité ; un arrangement qui permet de tempérer ou chauffer quelque peu le liquide est encore plus avantageux. Ceux qui ont essayé cette méthode l'année dernière s'en sont félicités ; ils prétendent que non seulement ils ont perdu beaucoup moins d'abeilles, mais que leurs ruches se sont aussi beaucoup plus vite développées.

Ce qui manque le plus les premiers jours de printemps, c'est le pollen frais. Heureux celui qui, à proximité de son rucher, a des plantations de noisetiers, d'aulnes ou de thuyas. Ces fleurs s'épanouissent déjà en février, quelquefois déjà même en janvier ; dommage seulement que souvent les abeilles ne peuvent pas en profiter à cause du mauvais temps. Mais, quand le temps s'y prête, elles font en quelques jours là-dessus des provisions de pain qui ne sont pas à dédaigner.

Le noisetier fournit des culottes d'un jaune clair ; de l'aulne, elles sont plus foncées, et du thuya, nos butineuses arrivent avec des pelotes d'un gris sale. Comme le pollen est tellement abondant dans ces fleurs, il y aurait avantage de le recueillir en secouant les branches sur un drap et de le mélanger ensuite avec du miel dilué ; cela fournirait plus tard, en mars, un stimulant de premier ordre. Ceux qui ont le temps et l'occasion devraient l'essayer ; ils seraient certes contents du résultat.

Si on veut déplacer des ruches, il faut le faire avant la première sortie. C'est à partir de cette sortie que la consommation prend de



1. Le noisetier (*corylus avellana*). 2 L'aulne (*aluns glutinosa*).
3. Le thuya d'occident (*thuya occidentalis*).

grandes proportions et il est bon de s'assurer, par une petite revue, que les ruches ont encore assez à manger ; mais la visite principale ne se fera que plus tard. On fait son plan de campagne, revoit son attirail et le complète par des acquisitions nécessaires faites à temps.

Ulr. GUBLER.

D^r J. ZEMP, ANC. CONSEILLER FÉDÉRAL ⁽¹⁾



Le 8 décembre est mort, à Berne, le Dr J. Zemp, ancien conseiller fédéral, à l'âge de 74 ans. Parmi les nombreuses couronnes qui ornaient son cercueil, on en remarquait une qui portait l'inscription :

(1) Cliché prêté obligeamment par M. Göldi, rédacteur de la *S. B.*

« Les apiculteurs suisses à leur ami fidèle ! » et ce magistrat distingué méritait bien cette attention de la part de nos collègues.

Les feuilles du jour ont décrit la brillante carrière politique du défunt, mais on ignore généralement qu'il a été un fervent apiculteur.

Il y a quarante ans que, jeune avocat dans son village natal, à Entlebuch, il soignait déjà des abeilles. Initié par le papa Theiler au mobilisme, il devint bientôt un des plus zélés propagateurs de la nouvelle méthode. Membre fidèle de la Société d'apiculture, il fit le discours d'ouverture à l'assemblée générale d'Oltén, en 1886. Appelé à Berne, pour faire partie du Conseil fédéral, en 1891, il n'oublia pas ses chères abeilles ; pendant les mois d'été, il retournait presque chaque semaine une fois à Entlebuch et, à peine arrivé à la maison, on le voyait dans son rucher. Les nombreux travaux que son dicastère lui imposaient ne l'empêchaient pas de rester membre actif de la Société des apiculteurs et même, comme président du Conseil fédéral, il honorait leur assemblée de sa présence. S'intéressant vivement aux progrès obtenus ces dernières années, il caressait l'idée de revenir à son dada après sa retraite. Hélas ! la mort est venue mettre à néant ses projets.

Les apiculteurs suisses doivent certainement bien des services à la protection de ce magistrat haut placé et ils lui garderont toujours un souvenir affectueux.

(D'après LEUENBERGER dans la *Schweizerische Bienenzeitung*.)

CAUSERIE APICOLE

Aujourd'hui, 1^{er} janvier 1909, 22° C. de froid. Brrr...

Bien assis sur mon canapé, en train de faire disparaître les derniers vestiges de mes espaliers, mes pensées s'en vont à vous chers amis apiculteurs de nom ou de fait (peu importe pourvu que la bonne intention y soit).

Chaque année à pareille époque, je fais une récapitulation de ce que nous avons constaté d'intéressant et de méritoire soit dans nos ruches soit dans nos bouquins et trouve invariablement la même chose : les abeilles piquent toujours plus, signe évident que nous les *soignons* toujours plus mal.

Ce mot *soignons* n'est pas bien à sa place, on se rapprocherait de la vérité en disant plutôt *dérangeons toujours plus*. Eh oui ! est-ce que nous ne les rendons pas furieuses en leur renversant à tout

moment leur gouvernement sous prétexte de croisement, d'amélioration de la race? N'ont-elles pas raison de protester par des arguments piquants lorsque nous leur enlevons non seulement leurs magasins, mais leurs provisions naturelles dans le corps de ruche pour les remplacer par du vulgaire extrait de betterave avec ou sans acides (bleu d'outre-mer, acide sulfurique, etc.)

Méditez s'il vous plaît l'excellent article de notre vénéré président M. Gubler (*Bulletin* de janvier 1909) et rendez-vous à la raison.

Pour faire de la bonne apiculture, il faut renoncer à cette importation effrénée d'abeilles étrangères et se créer une bonne race indigène présentant des caractères bien déterminés de rusticité, de constance et de travail. Il est facile d'y arriver en choisissant ses sujets d'élevage et en faisant des échanges judicieux avec de bons voisins.

Des observations qui ont été faites pendant de longues années par des apiculteurs compétents, il résulte que la race dégénère rapidement par l'usage du sucre comme provision d'hiver. Devons-nous pour cela bannir le sucre? ah mais non, il nous est absolument indispensable dans les années de disette ou pour pousser les essaims; s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer, mais son emploi devrait être occasionnel et non régulier.

Je répète ici une fois de plus que l'insuccès partiel ou complet de certains apiculteurs vient de ce que les ruches hivernées au sucre n'ayant que tout juste assez pour passer jusqu'en avril n'ont pas le même entrain pour couvrir que celles qui possèdent une abondante provision de miel. Si au moins on avait pour chaque ruche un ou deux bons rayons de miel en attendant les fleurs le mal serait atténué, mais... passons.

On se plaint généralement que les essaims et les reines indigènes sont presque introuvables, tandis qu'il y a quelque 20-30 ans ce n'était pas le cas. C'est vrai, les grandes ruches n'essaient plus ou rarement et puisqu'on ne veut pas déboursier 15-20 fr. pour un essaim convenable il faut s'en passer. Ne croyez pas que les éleveurs sérieux peuvent travailler pour rien.

Ils préféreront les garder pour eux et ils auront raison.

Pourquoi ne fait-on pas usage des excellents moyens de multiplication ayant fait leurs preuves et sans danger pour la loque, c'est parce qu'on ne veut pas.

Notre petit *Bulletin*, organe officiel de la Société romande d'apiculture est entré dans sa sixième année d'existence; il a fait ses preuves et a rendu des services. Je me permettrai une observation; ce journal comme organe de la Société doit s'occuper encore davantage des intérêts locaux et faire moins de copie étrangère; c'est

l'esprit de *terroir* qui doit dominer, mais pour cela le concours de tous les sociétaires est nécessaire. La rédaction n'est pas assez appuyée et doit chercher au dehors ce qu'elle ne peut trouver au dedans. Donc, chers amis apiculteurs romands, qui attendez chaque mois votre journal avec impatience allez-y de votre petit savoir et de vos observations, les fautes d'orthographe ou de style seront corrigées.

C'est à nous Jurassiens qu'est échu le devoir de piloter la Société romande pendant deux jours ; quoique nous soyons pauvres — quand on est pauvre on n'est pas fier — nous vous recevrons dignement, le programme est alléchant et de vraies surprises vous sont réservées. S'il m'est permis de lever un coin du rideau, je vous dirai que nous passerons quelques heures très instructives à Courfaivre au rucher modèle de notre cher ami Mahon, vous n'aurez jamais vu quelque chose de si beau et de si complet. Et puis nous aurons des reines.

A Fribourg nous n'en avons qu'une, ce n'était pas assez. N'oubliez pas vos cages si vous en voulez emporter !

Pour aujourd'hui *basta*. Recevez, chers amis, mes meilleurs souhaits pour 1909.

E. RUFFY.

CORRESPONDANCE

Cher Monsieur Gubler,

Voilà plus de six mois que je n'ai rien écrit pour le *Bulletin*. J'en suis vraiment confus, car j'avais promis de vous envoyer quelque chose au moins six fois l'an. Comme vous l'avez appris, nous avons fait, ma femme et moi, un grand voyage circulaire, laissant à nos enfants qui sont maintenant tous grands le soin de nos intérêts, d'autant plus faciles à surveiller que la récolte de miel était finie et qu'il y a toujours arrêt dans la correspondance au 1^{er} août, date de notre départ ; car on se prépare alors à emballer le miel pour la vente.

Comme il fait ici des chaleurs insupportables pendant le mois d'août, nous avons décidé d'aller vers le nord le plus loin possible avant de nous diriger vers l'ouest. Les chemins de fer font tous des tarifs spéciaux à ce moment.

Ceux des lecteurs qui possèdent une carte de l'Amérique, ou mieux une carte des Etats-Unis, peuvent me suivre facilement. Partis d'ici, sur les bords du Mississipi au nord de St-Louis, nous nous dirigeons vers le nord jusqu'au Manitoba, à Winnipeg, de là vers l'ouest

jusqu'à la Colombie anglaise, Vancouver et Victoria, puis sur le littoral du Pacifique jusqu'au sud de la Californie, revenant par l'Arizona, le Nouveau Mexique, le Kansas et le Missouri, en tout environ dix mille kilomètres. Comme nous avons fait ce trajet en soixante-dix jours nous n'avons pu nous arrêter longtemps nulle part.

Notre premier arrêt fut à Minneapolis, Etat du Minnesota, sur le haut Mississipi. Là, la saison est en retard d'un mois sur nos environs, la récolte de miel de trèfle battait encore son plein, avec de bonnes promesses. On y produit surtout du miel en sections d'une livre. Leur miel est toujours blanc et semble mûrir plus rapidement que chez nous.

Une remarque curieuse, c'est que les plantes d'automne dont la floraison devrait être en retard sur celles de notre latitude, puisque leur croissance est retardée au printemps, sont au contraire en avance sur celles de l'Illinois. Ainsi la Golden Rod (Verge d'Or ou Solidago) qui fleurit ici en septembre commençait à s'ouvrir là-bas vers le 5 août. Il en était de même des asters qui fleurissent ici à l'automne. Les persicares mêlaient leurs fleurs à celles du trèfle blanc. La saison plus courte a donc pour résultat de forcer ces plantes à se hâter de fleurir, pour éviter de souffrir des premiers froids. C'est la *lutte pour l'existence* bien démontrée. Il est probable qu'il a fallu plusieurs générations pour habituer ces plantes, qui sont absolument semblables à celles que nous avons ici, à hâter leur croissance et leur floraison. Le résultat, en ce qui concerne l'apiculteur, est qu'au lieu de deux saisons distinctes, celle du miel blanc et celle du miel ambré, la récolte est continue, mais le miel coloré est fourni en très petite quantité.

Quittant Minneapolis un soir, après trois jours de visites dans la ville et aux environs, aux fameuses chutes de Minnehaha (l'eau qui rit), aux monstrueux moulins à farine, renommés dans le monde entier et mûs par les chutes de St-Antoine du Mississipi, nous nous trouvions le lendemain matin, au milieu des plaines du Manitoba, magnifique pays pour le blé et les pâturages, mais trop froid pour la culture intensive de l'abeille quoique nous y connaissions quelques ruchers, dont l'un au monastère de Notre-Dame des Neiges. Malheureusement nous ne pouvions prendre le temps d'aller le visiter. Winnipeg, jeune ville de 100,000 âmes, montre une activité dévorante, son commerce est basé surtout sur les céréales des pays environnants. Point de fruits, excepté par importation, et pendant notre visite chez des amis établis là depuis deux ans je fis la rencontre d'un jeune homme, élevé dans le pays, qui me dit *n'avoir encore jamais vu un arbre fruitier*.

Trente heures de chemin de fer nous firent traverser les plaines

unies et nues de Saskatchewan et d'Alberta jusqu'aux Montagnes Rocheuses, parmi lesquelles nous passâmes dix ou douze jours. Il est bien inutile de décrire à des Suisses une excursion parmi des pics couverts de neige ou dans des vallons abrités comme un nid dans la mousse.

Il y a cependant des endroits ravissants, des glaciers grandioses. Parmi les lieux recherchés des touristes, je mentionnerai les Lacs-dans-les-nuages (The Lakes-in-the-clouds), trois lacs superposés, dont le plus élevé, le lac Agnès, à plusieurs milliers de pieds d'altitude, se trouve sur un plateau qu'on escalade à l'aide d'une échelle, dans la partie la plus escarpée. Deux ou trois espèces d'hyménoptères qui me sont inconnues bourdonnent sur les buissons, mais point d'abeilles ici. Pourquoi pas ? Calgary, Banff, Laggan sont au 51^{me} de latitude, comme la Belgique. Mais le pays est trop neuf. On n'y vient guère qu'en visite ou pour y couper du bois. Puis nous sommes encore sur la pente est du plateau des Rocheuses et dans tous ces pays la température descend en hiver à des degrés invraisemblables. Cependant nous y voyons des fleurs en quantité. Auprès de notre hôtel, dans un terrain riche et ensoleillé, du trèfle blanc comme je n'en ai jamais vu. Je cueille une tige de ce trèfle mesurant soixante-cinq centimètres de longueur et surmonté d'une tête énorme. Par contre, en montant au sommet de la Montagne de Soufre (Sulphur Mountain) nous voyons des miniatures de botanique, des fraises grosses comme une tête d'épingle et dans un ravin exposé au nord j'arrache un framboisier complet, tige, racine et framboise (quatre grains), mesurant au total 10 centimètres de long, un nain. Il faut dire que les framboisiers, comme les moustiques, pullulent dans toute l'Amérique du Nord, jusqu'au Klondike en Alaska.

Aussitôt la crête des montagnes passée, ce qu'on appelle ici le « Great Divide », nous descendons vers l'Océan Pacifique, le climat change. Nous avons encore des sommets de neige, le pays est si vaste et si nouveau qu'on me dit qu'il existe des centaines de pics qui n'ont pas encore été nommés, parce que personne ne les a visités. Mais auprès de la rivière Columbia, qui ici se dirige vers le nord pour revenir au sud, nous voyons des maisons et des vergers et voici de nouveau les abeilles. Puis nous traversons les montagnes Selkirk, nous passons deux jours au village de Glacier, et le train nous emmène enfin vers Vancouver après avoir longé deux lacs magnifiques, Shuswap et Kamloops, noms indiens évidemment. On suit un vallon effroyable creusé par la rivière Thompson qui coule dans une gorge de granit noir sans une trace de végétation, avec une température de 37 degrés C. La nuit vient comme nous arrivons aux

grands bois de la Colombie et nous avons le spectacle pendant une demi-heure d'une forêt en feu, sur la montagne qui nous fait face.

Le lendemain, à Vancouver, le pays était caché sous un immense rideau de fumée. Les feux de forêt ne se sont pas confinés au littoral du Pacifique pendant l'été passé. Le Michigan a beaucoup souffert et je veux vous dire quelques mots dans une de mes prochaines lettres des tribulations d'un ami dont les ruchers se trouvèrent en grand danger.

Vancouver et Victoria sont des villes charmantes, à la tournure européenne. Toutes deux ont des amateurs d'abeilles qui ne font que commencer, car ces villes elles-mêmes sont toutes nouvelles. Vancouver, à l'embouchure de la rivière Fraser, n'existe que depuis vingt-cinq ans. C'est cependant une ville de plus de 50,000 âmes. Les fruits et les plantes y ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Mais là comme en Californie on a plusieurs mois de sécheresse pendant l'été. Victoria est à l'extrémité de l'île Vancouver, c'est la capitale de la Colombie britannique.

Partout où je trouve des abeilles, je vois les Italiennes avec leurs anneaux jaunes. Dans quelques places elles sont rares, mais elles se trouvent un peu partout et, dans certains districts de la Californie, je n'ai pas vu d'autres races. A Victoria, un apiculteur amateur se plaint à moi qu'il a acheté des reines italiennes et des reines du Caucase et que, dans les deux cas, leurs abeilles étaient irascibles, au lieu d'avoir la douceur bien établie comme l'apanage de ces deux races. A mon avis, c'étaient des métis. Un grand défaut des éleveurs est de vouloir produire plusieurs races d'abeilles dans le même rucher. Il est déjà très difficile d'échanger une race pour une autre, mais quand on veut essayer de plusieurs races, à proximité les unes des autres, on ne fait rien de bon. De plus, les abeilles de la Carniole et du Caucase ont le défaut de trop ressembler, pour la couleur, à l'abeille commune et leurs croisements sont très difficiles à distinguer.

Nous quittons Victoria et ses environs pittoresques au bout de quatre jours, par le bateau journalier qui fait le trajet jusqu'à Seattle, le Chicago de la côte du Pacifique, puis, de là, nous nous rendons à Portland (Orégon). Tout le long de la route, ce ne sont que bois immenses et clairières obtenues par le feu. On gâche des forêts, on détruit des arbres de haute futaie pour faire de la culture. Mais cela va cesser, car le gouvernement commence à s'inquiéter de la destruction des grands bois, qui seront un jour à haut prix. Et quels bois ! Des mâts de vaisseaux de soixante mètres, dont les deux tiers sans une branche. C'est surtout une espèce de cèdre, le « Redwood » (*Sequoia sempervirens*), qu'il ne faut pas confondre

avec les arbres géants de la Californie (*Sequoias Giganteas*) que nous devons visiter un peu plus tard. A mesure que les arbres disparaissent, on plante les produits des pays civilisés, le trèfle, la luzerne, les pommes de terre et toutes sortes d'arbres fruitiers. Cela promet pour l'apiculture. En attendant, les champs nouvellement défrichés nous montrent surtout des fougères comme mauvaise herbe ; il est difficile de s'en débarrasser. Au musée de Portland, on exhibe une fougère de 3 mètres 40 de longueur. Elles font un joli effet dans les bois de grands cèdres.

Dans ce même musée de Portland, visité avec un ami, nous voyons dans une vitrine un énorme bloc de cire informe et en partie blanchi par le soleil. A côté, une inscription explique que ce bloc a été recueilli dans la baie de Nehalem et provient d'un vaisseau espagnol naufragé près de là, il y a plus d'un siècle. On affirme que ce vaisseau était chargé de cire d'abeilles et que, de temps à autre, quelques morceaux de cette cire sont chassés sur le rivage. Cela me semble bien invraisemblable et je m'informe. On m'assure que c'est positif et que des échantillons de cette cire peuvent être obtenus en ville, quoique ces sortes de trouvailles soient rares. En effet, on me conduit chez un marchand qui me donna à titre d'échantillon un petit morceau de cire grisâtre dont je fis depuis l'épreuve, et qui se trouve être de la cire d'abeilles pure. Est-ce une mystification ? Je suis très incrédule quant au fameux vaisseau naufragé. Mais Nehalem est trop loin de nous (environ 100 kilomètres, avec des chemins peu fréquentés et la chose n'a pas assez d'importance pour y perdre du temps.

Je m'attendais à trouver en Orégon un assez grand nombre d'apiculteurs, car nous avons à Portland un client qui est grainetier et nous achète chaque année des quantités importantes de cire gaufrée. Mais je comptais sans l'immensité du pays. J'appris que la majorité des apiculteurs orégoniens se trouvent surtout à l'est des monts Cascade, au pied des montagnes Bleues.*

Deux apiculteurs que je visitai ne tiennent de ruches que pour aider à la fécondation des fleurs de leurs pruniers, pêchers et abricotiers. Ils réussissent au-delà de leurs désirs, car il faut abattre des fruits, tant ils sont nombreux sur les arbres. Je n'ai nulle part vu tant de fruits.

L'Orégon souffre de la loque. A droite et à gauche, on se plaint de ce fléau. Pourquoi ? Comment se fait-il qu'en quarante ans de pratique je n'aie point vu de loque ici, tandis qu'en certaines localités elle semble exister en permanence ? Le plus infect échantillon de loque que j'aie jamais vu me fut envoyé par la poste, soigneusement emballé, il y a quelques années, par un apiculteur orégonien qui ne

possédait que 4 ruches et ne connaissait aucun rucher dans son voisinage. Il ne savait ce que c'était et me demandait conseil. Comment se fait il, que dans un pays tout neuf, où l'abeille ne fait qu'arriver avec l'homme blanc, la loque se soit si promptement établie ? Quelle est donc l'origine de la loque ?

Mais en voici assez pour une séance. Voulez-vous continuer le voyage avec moi, ou dois-je vous parler de questions plus strictement apicoles ? J'ai deux ou trois sujets en vue.

Je vous envoie, ainsi qu'à tous nos amis, mes meilleurs souhaits pour 1909.

C.-P. DADANT.

BOIS POURRI

De tous les combustibles, je préfère pour mon enfumoir le bois pourri. J'ai essayé cependant toutes sortes de matières pour le remplacer. Les chiffons m'ont donné de bons résultats et je m'en sers encore. Réunis en un rouleau qu'on glisse dans le foyer ou coupés en menus morceaux et mêlés au bois pourri, ils produisent une fumée égale et de longue durée. Mais ils ont l'inconvénient : 1° de sentir quelquefois mauvais, surtout quand ils contiennent quelques fils de laine, 2° de s'épuiser vite dans un petit ménage. Ayant peu de ruches et une grande famille, on en trouvera probablement pendant toute l'année, mais dans le cas contraire — et c'est le mien — les chiffons disparaissent rapidement et l'apiculteur arrive en pleine campagne avec son soufflet vide.

On a recommandé la tourbe. Je l'ai mise à l'essai. Il faut se procurer de la tourbe légère, spongieuse, ne valant rien pour l'usage ordinaire. A plusieurs reprises, il m'est arrivé de bouleverser toute notre provision de tourbe et de mettre de côté les morceaux les plus disqualifiés pour le fourneau de cuisine ou pour le chauffage. Je les réduisais en lambeaux et ne gardant que les fibres franches de toute poussière terreuse, j'obtenais d'excellents matériaux pour mon smoker. Quelques gros morceaux me suffisaient pour le combustible d'une saison. Mais la tourbe que j'achetais était en général de bonne qualité ; j'avais de la peine à retirer assez de mauvais morceaux pour mon rucher et quand l'époque suivante vint pour renouveler la réserve de tourbe nécessaire, je dis à mon marchand, sans autre explication, que je désirais recevoir aussi quelques morceaux de tourbe très légère, filandreuse, brune. Mon fournisseur prit ma

demande trop au sérieux et m'amena trois stères de tourbe bonne à rien. Ma déconvenue fut si grande que dès lors j'abandonnai l'emploi de la tourbe pour mon enfumoir.

Les feuilles et les herbes sèches, la sciure, le papier, le fumier sec de vache ou de cheval, rien ne vaut le bois pourri, se cassant, se pulvérisant facilement entre les doigts ; il ne faut point le confondre avec le bois mort, avec lequel il n'a pas plus de ressemblance qu'une abeille avec un bourdon.

Chaque automne, quand les rafales ont arraché aux arbres leur frondaison multicolore et que la forêt, sans mystère et sans vie, s'enveloppe dans un grand silence, interrompu seulement par les gémissements du vent, je vais à la recherche du bois pourri portant à la main un grand panier et ayant pour tout outil — comme le grand Dr Dzierzon — mon couteau de poche.

Jadis je prenais un sac dans lequel je glissais au fur et à mesure que je les trouvais les morceaux de bois pourri. Cependant, un jour, j'eus la malchance d'être suivi par le garde forestier qui me demanda finalement ce que je cachais dans mon sac. L'idée que quelqu'un pouvait suspecter mon honorabilité me froissa tellement, que depuis cet incident, je ne prends plus qu'un grand panier ouvert pour que tout le monde puisse voir ce qu'il contient.

Ah, les délicieux moments de douce flânerie que j'ai passés dans la forêt avec ma corbeille au bras et les pieds brassant les feuilles sèches ! Pendant plusieurs années, une énorme souche restée exprès durant un siècle dans le sol toujours humide, couvrait facilement mes besoins. L'Etat décida de reboiser la partie du bois où se trouvait « ma souche » et je dus chercher ailleurs. Dans les forêts de sapins, les troncs et souches abandonnés sont souvent très productifs, car personne ne ramasse le bois pourri, sauf moi. Mais dans les environs des villes le bois est cher. Aussitôt l'arbre abattu, tout le bois jusqu'aux racines est enlevé et l'année suivante un sapelot croît à sa place, dressant timidement sa petite flèche vers le ciel bleu. Il faut donc chercher le bois pourri ailleurs. On le trouve surtout sous les vieux chênes et c'est vers eux que je dirige ordinairement mes pas et rarement un de ces vétérans de la forêt m'a renvoyé bredouille. C'est au pied d'un chêne, arbre druidique, que m'arriva le samedi 30 novembre 1895... Cette date restera gravée dans ma mémoire jusqu'à la fin de mes jours. J'avais coiffé mon vieux feutre gris et endossé un manteau râpé, et ayant rencontré une immense branche à moitié pourrie, je m'assis sur une racine et avec mon couteau j'ôtai de gros morceaux que je posai dans mon panier, lorsque, à une quarantaine de mètres de distance, du milieu des sapins qui s'élèvent du côté de la montagne, un coup de fusil

tonne et en même temps j'entends siffler par dessus ma tête, je ne sais quoi, car il faut avoir entendu cela pour le définir.

Un frisson d'épouvante parcourt mes membres, je baisse involontairement ma tête et je cherche à me cacher derrière le large tronc de mon chêne, puis me rassurant un peu, je me dresse en m'appuyant contre mon arbre tutélaire et je m'écrie : « Assassin, brigand, canaille ! » Que le lecteur me pardonne ces termes, s'il veut bien se mettre dans la situation où j'étais, il les comprendra. Et l'autre, mon agresseur, de hurler, de pleurer : « Mon Dieu, qu'ai-je fait ? » Puis, s'approchant de moi avec de grandes enjambées à travers les broussailles, le visage pâle et les yeux hagards : « Ah ! vous n'êtes pas mort, je ne vous ai pas tué ? » Et alors, pour être certain que je n'étais pas blessé, l'étranger m'étreignit dans ses bras et m'embrassa avec ferveur. Toute cette scène se déroula en si peu de temps, je passai si rapidement d'un coup de fusil aux caresses de mon agresseur, que les émotions extrêmes me rendirent muet de stupeur, hébété... Ce fut une minute après, quand j'eus recouvré l'usage de mes sens, que je reconnus dans mon chasseur — car j'avais affaire à un chasseur — un monsieur de notre ville que je connaissais jusqu'alors seulement de vue et de nom. « Mais, au nom de Bacchus, Vénus et tous les autres saints », me dit-il, que faites-vous dans ces parages où « la main de l'homme ne met presque jamais le pied ? » Je lui expliquai que je ramassai du bois pourri, dont la fumée est un incomparable calmant pour la colère des abeilles. Peu à peu les éclaircissements se donnèrent de part et d'autre. Il avait été à la chasse dès l'aube ; d'un pas élastique et silencieux, le fusil sous l'aisselle, il avait cheminé par de petits sentiers sous bois sans rencontrer le moindre gibier à poil ou à plume. Arrivé près de mon vieux chêne, il croit entendre un petit bruit et aperçoit par les branches des sapins et les broussailles quelque chose de gris et remuant : une gélinotte, un coq de bruyère, peut-être même un chevreuil, et, mettant son arme à l'épaule, le coup part. « C'est un grand diable de chapeau gris que je voyais. Heureusement, je suis aussi mauvais tireur qu'ardent chasseur et de toute ma vie je n'ai tiré qu'un lièvre sans cependant jamais rentrer avec le carnier vide, car on peut toujours s'arranger avec le marchand de gibier... vous comprenez. » Le bonheur de m'avoir manqué le rendit loquace jusqu'à commettre quelques indiscretions sur les habitudes de certains chasseurs. Nous nous mîmes en route pour gagner mon domicile ; mon panier n'était pas rempli ; le chien nous avait rejoints et nous suivait tantôt à droite, tantôt à gauche. En chemin, mon interlocuteur me saisit par le bras, m'arrêta avec une douceur qui ne lui était pas habituelle et, fixant candidement ses regards sur moi :

« J'aurais pu vous tuer raide, me dit-il, je ne l'ai pas fait, voulez-vous, en retour, me rendre un service ? » « De tout mon cœur, répondis-je, lequel ? » « Eh bien ! Ne dites à personne, de mon vivant, ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous. Votre silence vous fera honneur ainsi qu'à moi. » J'acquiesçai en m'inclinant.

Le bon disciple de saint Hubert devint un de mes fidèles clients. Chaque année, pendant les vendanges, il venait lui-même me faire sa commande de miel ; en prenant alors congé de moi, il me tendait toujours affectueusement la main, me regardant droit en face, puis, tournant ses grands yeux vers la forêt, il me disait : « Sans rancune. » L'année passée, la tombe s'est fermée sur lui et je me sens délié de ma promesse ; je puis donc raconter à mes collègues en apiculture cet événement gardé soigneusement dans ma mémoire et mon calepin.

Mais chaque automne, quand, le panier à la main et mon couteau dans la poche, je monte dans la forêt et que, chemin faisant, je vois au-dessus de la porte du dépôt de dynamite la tête de mort, je me souviens. on le croira aisément, de mon aventure avec le bois pourri.

J. K.

CATASTROPHE DE NAX

Nos concitoyens du Valais ont été cruellement éprouvés par l'écroulement partiel de la voûte de l'église à Nax, pendant le service divin ; l'église était pleine de fidèles, la chute des matériaux et surtout celle de la galerie et de l'orgue supprima en quelques secondes 28 existences, les blessés furent nombreux, une soixantaine environ. Cinq ont succombé, ce qui porte à 33 le bilan funeste. Nous avons à Nax un membre de notre société ; malheureusement sa famille devait être éprouvée comme toutes celles du village : elle le fut cruellement, car notre collègue perdit son fils aîné, un beau garçon de 22 ans.

Nous adressons à la commune éprouvée, et à la famille en deuil l'assurance de la très vive sympathie de tous les apiculteurs.

C. BRETAGNE.

CHRONIQUE GÉNÉRALE

Congrès international et exposition.

Un congrès devant réunir les apiculteurs d'Allemagne et d'Autriche aura lieu cette année à Weissenfels, Saxe prussienne. En même temps se tiendra l'assemblée générale de la Fédération des apiculteurs allemands qui compte 100,000 membres.

A cette occasion, les sections locales organiseront une exposition internationale

Un attelage attaqué par les abeilles.

En juin dernier, un charretier des environs de Wanzleben conduisait un char attelé de deux chevaux lorsqu'il se trouva tout à coup entouré d'un essaim d'abeilles. Après avoir reçu quelques piqûres et ne parvenant pas à soustraire ses chevaux à la fureur des insectes, il courut chercher du secours auprès de l'apiculteur. Celui-ci détela les animaux, les délivra de leurs innombrables ennemis et fit tout ce qu'exigeaient les circonstances. Il lui fallut plusieurs semaines de soins assidus pour remettre les chevaux sur pied, et encore subirent-ils une forte dépréciation par suite d'une tuméfaction des oreilles causée par les nombreuses piqûres, et qui persista après la guérison. Le propriétaire souffrit ainsi un dommage important. Heureusement pour l'apiculteur, il était assuré à la Stuttgart. Cette compagnie dut payer une indemnité de 722 marcs.

Encore la loque.

La loque préoccupe décidément nos collègues apiculteurs de la Suisse allemande et d'Allemagne. Les journaux politiques eux-mêmes donnent souvent des descriptions de la maladie et des conseils sur le traitement à faire subir aux colonies atteintes. Ces articles contiennent souvent des exagérations; c'est ainsi que l'un d'eux prétend qu'on ne trouve plus une seule colonie indemne aux Etats-Unis, ce qui est manifestement faux. Quelques-uns rendent le mobilisme responsable de la grande extension prise par le fléau dans ces dernières années.

Un conflit.

Dans une assemblée générale tenue à Karlsruhe le 19 novembre dernier, l'association des apiculteurs badois a décidé de cesser toute relation avec la Société de Fribourg en Brisgau. Bien que la *Badische Landeszeitung* qui rapporte le fait soit remplie de réticences, nous croyons comprendre que le comité fribourgeois aurait dénoncé certains apiculteurs pratiquant sur une grande échelle le nourrissage au sucre, ce qui n'aurait pas plu à tout le monde.

J. M.

Exposition.

Une exposition internationale d'apiculture et de floriculture s'ouvrira à Rome au printemps prochain.

Présidents : On. Aguglia, Avv., Francesco, deputato al Parlamento ; On. De Gennaro, Emilio, deputato al Parlamento ; Corner, Comm., Luigi, consiglieri Camera di commercio di Roma.

Comitato esecutivo : Via Silvestro, 91.

NOUVELLES DES RUCHERS

M. A. Pahud, Correvon, 7 janvier — La dernière grande sortie a eu lieu le 17 novembre ; depuis lors le calme le plus complet règne dans le rucher. Je n'ai pas eu besoin de nourrir l'automne dernier, les ruchers avaient des provisions en suffisance.

M. O. Vuadens, Monthey, 7 janvier. — Vers le milieu du mois de décembre le fœhn a soufflé pendant plusieurs jours et a causé une forte diminution

M. C.-P. Dadant, Hamilton, Illinois, 28 décembre. — Nous avons eu une neige en novembre, mais depuis un mois nous avons des journées magnifiques. Le thermomètre descend chaque nuit à 6 ou 8 degrés centigrades et le soleil brille toute la journée avec un air assez vif pour qu'il ne dégele pas à l'ombre dans la partie la plus chaude de la journée. Du 1^{er} septembre au 1^{er} janvier, c'est le meilleur du climat de l'Illinois. Les abeilles sont en magnifiques conditions.

BIBLIOGRAPHIE

Der Blätterstock und der darauf gegründete vereinfachte Betrieb der Bienenzucht, von Heinrich Spühler, Lehrer. Mit 43 Abbildungen. Fribourg i. B. Verlag von P. Wätzeli.

M. Spühler n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue internationale*. L'ouvrage qu'il nous présente est le fruit de sa longue expérience; d'abord il nous décrit son système de ruche qui est une adaptation de la ruche Dadant au pavillon. Dans une seconde partie, il nous renseigne sur sa méthode simplifiée; de main de maître il expose l'élevage de reines, la formation d'essaims artificiels, toutes les opérations nécessaires, en mettant le lecteur au courant des derniers progrès de la science apicole. La description des outils nécessaires en apiculture termine ce charmant ouvrage que nous avons lu avec un vrai plaisir et que nous recommandons chaudement à tous nos collègues.

U. G.

Almanach de la Gazette du village pour 1909.

Les *Almanachs de la Gazette du village* qui ont paru depuis l'année 1900 ont eu près de leurs lecteurs un franc et légitime succès. Celui de 1909 ne les intéressera pas moins; sauf les répétitions indispensables, tout y est nouveau: la série des renseignements et connaissances utiles à la ville comme à la campagne, au cultivateur comme à la ménagère, se continue et on peut affirmer que cette publication est appelée à former par la suite la plus intéressante des encyclopédies.

Prix de chaque année: 50 centimes franco.

En vente aux bureaux de la *Gazette du village*, 26, rue Jacob, Paris (6^e), chez tous les libraires et dans toutes les gares.

Erratum: page 16. M. Montjovet, d'Albertville, a obtenu au concours d'apiculture de Marseille une *medaille d'or* et non pas d'argent.

Abeilles véritables des Alpes de Carniole.

J'expédie, avec garantie d'arrivée vivantes, des ruches originelles, bien peuplées, dont on peut attendre 2 essaims, pour 16 fr. franco ; les meilleures de ces colonies, à 18 fr.

Essaims natures, avec un beau kilo d'abeilles, du 15 mai au 30 juin, à 12 fr. ; juillet à 14 fr., franco. Reines d'élevage en avril à 7 fr. 50 ; en mai et juin à 6 fr. 50 ; en juillet à 5 fr. 50 ; du 15 septembre au 15 octobre 4 fr. franco. Pour grandes commandes, rabais important.

Maison fondée en 1881. Prix-courant gratis.

ALOIS SCHREY, ASSLING
(Carniole supérieure, Autriche).



Prix : 2 fr. 50. Franco : 3 fr.

A. ZIMMERLIN

24, rue de Coutance, GENÈVE (Suisse)

ASSORTIMENT COMPLET de

FOURNITURES et MATÉRIEL pour L'APICULTURE

CREATEUR DE L'ENFUMOIR « SIMPLEX »

qui a obtenu la plus haute récompense au Concours de la Soc. Rom. d'Apiculture en 1907.

Nouvel appareil à bain-marie pour fixer les feuilles gaufrées au haut des cadres. — Bain-marie vertical à 2 places pour chauffer les couteaux à désoperculer. — Extracteur vertical « le Bijou » pour un grand cadre ou deux de hausse, extrayant les deux côtés à la fois.

Cires gaufrées, ruches, outillage, bidons à miel, bocal, extracteurs.

Demander le catalogue illustré envoyé gratis et franco.